



HAL
open science

Sur le prétendu déisme du jeune Diderot

Gerhardt Stenger

► **To cite this version:**

Gerhardt Stenger. Sur le prétendu déisme du jeune Diderot. Sylviane Albertan; Marc Buffat; Florence Lotterie. Diderot, la religion, le religieux, Société Diderot, pp.57-73, 2022, L'Atelier, 978-2-9581217-0-9. hal-04252691

HAL Id: hal-04252691

<https://hal.science/hal-04252691>

Submitted on 21 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Sur le prétendu déïsme du jeune Diderot

Gerhardt Stenger*

« **N**UL NE SAURAIT AUJOURD'HUI CONTESTER la vigueur et la profondeur de l'athéisme de Diderot. Il n'a jamais été vraiment possible d'en douter », écrit Georges Benrekassa dans un article récent¹. Il omit de signaler que depuis le grand livre de Franco Venturi sur la *Jeunesse de Diderot*, de nombreux chercheurs se rangent encore à la thèse de celui-ci, suivant laquelle le premier Diderot n'a abandonné le déïsme qu'à l'époque de la *Lettre sur les aveugles*². L'argument est connu : au moment de traduire l'*Inquiry concerning Virtue or Merit* de Shaftesbury, Diderot s'identifiait entièrement à la pensée du philosophe déïste anglais ; et comme l'ombre de Shaftesbury plane encore au-dessus des *Pensées philosophiques*, on conclut que Diderot ne s'est pas encore défait du déïsme de son modèle anglais, ou, dans le meilleur des cas, que le débat est resté indécis entre le déïste, l'athée et le sceptique.

J'ai combattu ce point de vue dans plusieurs articles publiés entre 1993 et 2013³ dont je reprends ci-après les arguments sous forme de résumé circonstancié. Seule la dernière partie est originale. Le premier

* Gerhardt Stenger, Nantes Université.

1 G. Benrekassa, « La religion de Diderot... » *RDE*, 53, 2018, p. 5. Dans ce qui suit la graphie a été modernisée partout.

2 « Le contenu religieux des *Pensées philosophiques*, y lit-on, qui se présente dès les premières pages constitue leur partie centrale » (F. Venturi, *Jeunesse de Diderot (1713-1753)*, Paris, Skira, 1939, p. 84). Plus loin, Venturi concède que la *Pensée XXI* laisse le dernier mot à l'athée mais ajoute que le motif du hasard n'y a qu'une « importance polémique » (p. 88). Venturi conclut de manière assez énigmatique : « La valeur des *Pensées* ne réside pas dans des raisonnements, mais dans leur force persuasive » (*ibid.*).

3 « Sur la chronologie des premières œuvres de Diderot », *DHS*, 25, 1993, p. 411-421 ; « Diderot traducteur de Shaftesbury : éléments pour une lecture critique de l'*Essai sur le mérite et la vertu* », dans Françoise Brugère et Michel Malherbe (dir.), *Shaftesbury. Philosophie et politesse*. Actes du Colloque (Université de Nantes, 1996), Paris, Champion, 2000, p. 213-226 ; « L'atomisme dans les *Pensées philosophiques* : Diderot entre Gassendi et Buffon », *DHS*, 35, 2003, p. 75-100 ; « De la suffisance de la religion naturelle : un manifeste déïste de Diderot ? », *La Lettre clandestine*, 21, 2013, p. 229-237.

article est en partie caduc : en examinant de près les premières œuvres du philosophe, je me suis rendu à l'évidence que le déisme du jeune Diderot était un mythe que rien ne confirmait dans les faits⁴.

Dans la filiation généralement admise des ouvrages connus de Diderot et antérieurs à la publication de la *Lettre sur les aveugles* (1749), deux textes seulement peuvent être datés avec certitude : sa traduction de Shaftesbury parue en 1745 sous le titre *Essai sur le mérite et la vertu*, et les *Pensées philosophiques* publiées et condamnées par le Parlement un an plus tard. Deux autres œuvres ont également vu le jour avant 1749 sans qu'une date de composition précise puisse leur être attribuée de manière sûre : il s'agit de la *Suffisance de la religion naturelle* et de *La Promenade du sceptique*, que les derniers éditeurs de Diderot, à l'instar de l'édition Assézat-Tourneux, ont toutes deux rangées après les *Pensées philosophiques* au tome II de l'édition DPV. Au vu de cette chronologie supposée, on n'a pas manqué de remarquer que Diderot est passé, entre 1745 et 1749, du déisme shaftesburien au scepticisme déiste, qu'il a ensuite effectué un retour à la religion naturelle puis embrassé un scepticisme franchement agnostique pour se prononcer enfin en faveur d'une position d'athéisme déclaré. Cette « controverse interne⁵ » ou « versatilité⁶ » qui a donné du fil à retordre aux critiques se réduit cependant à néant si l'on renonce à cet échafaudage chronologique qui, après tout, ne repose sur aucun indice probant.

La pièce essentielle du puzzle que je me propose de reconstruire est l'opuscule *De la suffisance de la religion naturelle*, dont l'inspiration déiste ne fait aucun doute. Il parut pour la première fois au tome I du *Recueil philosophique* publié par Naigeon en 1770, où il est faussement attribué à Vauvenargues. En 1798, le même Naigeon en dévoila la véritable

4 Nous essayons d'analyser, dans les pages qui suivent, les convictions personnelles de Diderot, et non les idées philosophiques qu'il a voulu exposer publiquement dans ses premières œuvres sans prendre partie. En ce qui concerne par exemple les *Pensées philosophiques*, voir l'introduction très éclairante de Jean-Claude Bourdin dans son édition. Véritable « colloque philosophiques » où sont convoqués le déiste, l'athée et le sceptique, les *Pensées philosophiques* mettent en place un espace philosophique pacifié, une stratégie critique, un tribunal de la raison et un traité de paix religieuse (voir Diderot, *Pensées philosophiques. Addition aux Pensées philosophiques*. Paris, GF Flammarion, 2007, p. 55). Mais à étudier de près les arguments des uns et des autres, conclut J.-C. Bourdin, le déisme ne sert qu'à réduire les religions à un principe commun ; « en revanche, l'athéisme et le matérialisme peuvent penser avoir encore de beaux jours devant eux » (*ibid.*).

5 Colas Duflo, *Diderot philosophe*, Paris, Champion, 2003, p. 66.

6 Aram Vartanian, « From Deist to Atheist: Diderot's Philosophical Orientation, 1746-1749 », *Diderot Studies*, 1, 1949, p. 47.

paternité en l'insérant dans le premier tome des *Œuvres* de Diderot éditées sous sa responsabilité, précisant qu'il fut rédigé en 1747. Une auto-citation au § 9 de la *Suffisance* semble appuyer ses dires et confirmer sans contestation possible l'antériorité des *Pensées philosophiques*⁷. Encore que : le bon Naigeon ne connaissait pas encore Diderot dans les années 1740, et quand il prétend se souvenir d'une date précise cinquante ans après les faits, il serait téméraire de le croire sur parole⁸. Concluons prudemment comme les Romains en pareil cas : *Testis unus, testis nullus*. Car peut-on réellement imaginer que Diderot ait gardé dans ses tiroirs, pendant plus de vingt ans, un vieux manuscrit faisant l'éloge de la religion naturelle pour le sortir subitement de l'oubli, sans aucune nécessité apparente, l'année même de la publication du *Système de la nature* ? L'identification d'une source inconnue jusqu'alors nous permet désormais d'envisager un autre scénario.

J'ai réussi à établir que deux passages de *La Suffisance de la religion naturelle*, les §§ 5 et 9, sont étroitement inspirés de *La Logique* dite de Port-Royal. Prenons le cas du § 5 où Diderot s'engage dans une longue démonstration visant à démontrer que les propositions théologiques de la religion chrétienne n'apportent aucune vérité nouvelle. Le passage en question se termine ainsi : « Car si vous aviez appris à un paysan, qui ne sait point de latin, et moins encore de logique, le vers : *Asserit A, negat E, verum generaliter amba*, croiriez-vous lui avoir appris une vérité nouvelle⁹ ? ». John S. Spink a retrouvé cette formule mnémotechnique latine dans le manuel de philosophie d'un certain professeur Dagoumer¹⁰ que Diderot a pu lire – mais il n'en a jamais parlé – pendant sa scolarité ou après. L'hypothèse est cependant peu probable car la formule figure en bonne place dans *La Logique* :

Ainsi l'on peut réduire toutes les propositions à quatre sortes, que l'on a marquées par ces quatre voyelles A. E. I. O. [...] Et pour les faire mieux retenir on a fait ces deux vers :

Asserit A, negat E, verum generaliter ambo,
*Asserit, I, negat, O, sed particulariter ambo*¹¹.

- 7 « Cicéron, dit l'auteur des *Pensées philosophiques*, ayant à prouver que les Romains étaient les peuples les plus belliqueux de la terre, tire adroitement cet aveu de la bouche de leurs rivaux. Gaulois, à qui le cédez-vous en courage, si vous le cédez à quelqu'un ? Aux Romains » (DPV, II, 186).
- 8 Naigeon s'est trompé au moins une autre fois en datant *La Promenade du sceptique* de 1749, alors qu'elle était connue de la police dès 1748. Voir plus loin, p. 69-70.
- 9 DPV, II, 184-185. Les points de suspension sont dans le texte.
- 10 Voir DPV, II, 184-185, n. 5.
- 11 *La Logique ou l'Art de penser*, Paris, Desprez et Desessartz, 1714 [1662], p. 112 (II^e partie, chap. 3).

Contrairement au manuel de Dagoumer, Diderot a certainement connu la *Logique* de Port-Royal, vu qu'il la cite au § LII des *Pensées philosophiques*¹². Mais il n'est même pas nécessaire que Diderot ait consulté la *Logique* au moment de rédiger *De la suffisance de la religion naturelle*. Il se trouve que l'auteur (anonyme) de l'article PROPOSITION (*Logique*) de l'*Encyclopédie* a transcrit presque littéralement, et *en l'espace d'une seule page*¹³, les deux passages de la *Logique* auxquels Diderot se réfère implicitement dans les §§ 5 et 9 de la *Suffisance*, alors qu'ils sont séparés l'un de l'autre par une cinquantaine de pages dans l'original¹⁴. Mieux encore : l'article PROPOSITION (*Logique*) se termine par une longue remarque, tirée de Locke, sur les propositions dites frivoles, dont l'ensemble du § 5 en question est visiblement inspiré. On y rencontre notamment le cas fictif d'un homme illettré qui, on l'a vu, réapparaîtra sous la figure d'un paysan dans la *Suffisance* de Diderot : « Cela n'y contribue pas plus, qu'il servirait à une personne qui voudrait apprendre à lire, qu'on lui inculquât ces propositions : *un A est un A, un B est un B*, etc. et qu'un homme peut savoir aussi bien qu'aucun maître d'école, sans être pourtant jamais capable de lire un seul mot durant tout le cours de sa vie¹⁵ ». Et quand on sait que l'article PROPOSITION, *en Poésie*, qui vient presque immédiatement après PROPOSITION (*Logique*), a été attribué à Diderot par Naigeon¹⁶, il n'est pas interdit de penser que le premier des deux peut également lui être attribué, pour toutes les raisons de coïncidence que je viens d'évoquer et qui peuvent difficilement être le fait du hasard.

Résumons-nous. L'article PROPOSITION (*Logique*) de l'*Encyclopédie* comporte non seulement les deux extraits de *La Logique* cités par Diderot dans *De la Suffisance de la religion naturelle*, mais emprunte aussi à Locke le cas de l'homme simple à qui l'on apprendrait inutilement la formule mnémotechnique latine que nous avons citée plus haut. Il s'en suit naturellement que les §§ 5 et 9 de *La Suffisance de la religion naturelle* ont été composés après l'article PROPOSITION (*Logique*) de l'*Encyclopédie*. Allons plus loin. John S. Spink a clairement établi que l'idée directrice de la *Suffisance* provenait directement du *Christianity as*

12 Voir DPV, II, 46.

13 Voir *Encyclopédie*, XIII, 477-478.

14 Voir *La Logique*, p. 112 et 165-166.

15 *Encyclopédie*, XIII, 483. Voir *l'Essai philosophique sur l'entendement humain*, livre IV, chap. 8, § 3.

16 Il figure au t. VI de son édition des *Œuvres de Denis Diderot*.

old as creation de Matthew Tindal, que Diderot a pu lire au moment où il traduisait Shaftesbury¹⁷. Mais point n'est besoin de remonter aussi loin dans le temps, car le *Recueil philosophique* contient au tome II un long *Extrait d'un livre anglais qui a pour titre* Le christianisme aussi ancien que le monde *par Tindal*. Je ne sais pas si Diderot a lu ou non l'ouvrage de Tindal autour de 1745 ; il est en revanche certain qu'il a pu prendre connaissance de ses thèses sur la suffisance de la religion naturelle au moment où Naigeon constituait le *Recueil philosophique*. Pour toutes ces raisons, il paraît probable que *De la Suffisance de la religion naturelle* a été entièrement composé pour le *Recueil philosophique*, de manière à ce que son contenu puisse non sans vraisemblance être attribué à Vauvenargues. Passé maître dans l'art de la mystification, Diderot a très bien pu rédiger d'un bout à l'autre cette pseudo-profession de foi déiste sans se douter qu'elle lui serait imputée un jour.

Marchant sur les pas de Tindal, Diderot démontre dans son court traité l'inutilité et le caractère néfaste des religions révélées, et particulièrement du christianisme.

Dieu, écrit-il, a gravé la loi naturelle dans le cœur de tous les hommes ; ils trouveront tous en eux-mêmes des dispositions à l'admettre, au lieu que les autres religions, fondées sur des principes étrangers à l'homme, et par conséquent nécessairement obscurs pour la plupart d'entre eux, ne peuvent manquer d'exciter des dissensions¹⁸.

Car telle est bien la question la plus importante aux yeux d'un athée vivant sous l'Ancien Régime : si Dieu n'existe pas, les notions de bien et de mal ont-elles encore un sens ? Oui, répond Diderot dans *l'Essai sur le mérite et la vertu*, chaque homme est capable de distinguer le bien et le mal sans le secours de la religion :

Quand nous dirons qu'une créature a perdu tout sentiment de droiture et d'injustice, nous supposerons au contraire qu'elle est toujours capable de discerner le bien et le mal relatifs à son espèce, mais qu'elle y est devenue parfaitement insensible¹⁹.

Le fait mérite d'être souligné : c'est dans *An Inquiry concerning Virtue or Merit* de Shaftesbury que Diderot a cru trouver, au début de sa carrière, les bases d'une morale universelle, sans caution transcendante. Simple décalque ? Voire. Si Diderot souscrit entièrement à l'idée principale du livre qu'il traduit – Shaftesbury s'y propose de prouver « que le bonheur

17 Voir DPV, II, 177.

18 DPV, II, 192.

19 DPV, I, 334.

temporel de l'homme est inséparable de la vertu²⁰ » – il est loin de faire siennes les prémisses philosophiques de son modèle anglais. Il suffit pour s'en convaincre de lire de près l'extrait suivant tiré du premier livre de l'*Essai* où Shaftesbury s'explique sur la nature du Tout. Si Diderot semble reprendre, pour l'essentiel, les thèses de l'*Inquiry*, il modifie moyennant quelques retouches la base idéaliste du philosophe anglais et présente, sous le couvert de Shaftesbury, quelques échantillons de son orientation philosophique future :

When we reflect on any ordinary Frame or Constitution either of Art or Nature; and consider how hard it is to give the least account of a particular *Part* without a competent Knowledge of *the Whole*: we need not wonder to find our-selves at a loss in many things relating to the Constitution and Frame of *Nature* her-self. For to what End in Nature many things, even whole Species of Creatures, refer; or to what purpose they serve; will be hard for any one justly to determine: But to what End the many Proportions and various Shapes of Parts in many Creatures actually serve; we are able, by the help of Study and Observation, to demonstrate, with great exactness²¹.

Lorsque je tourne les yeux sur les ouvrages d'un artiste ou sur quelque production ordinaire de la nature et que je sens en moi-même combien il est difficile de parler avec exactitude des *parties*, sans une connaissance profonde du *tout* ; je ne suis point étonné de notre insuffisance dans les recherches qui concernent le monde, le chef-d'œuvre de la nature. Cependant à force d'observations et d'étude, à force de combiner les proportions et les formes dont la plupart des créatures qui nous environnent, sont revêtues, nous sommes parvenus à déterminer quelques-uns de leurs usages. Mais quelle est la fin de ces créatures en particulier ? En général même, à quoi sert l'espèce entière de quelques-unes d'entre elles ? C'est ce que nous ne connaissons peut-être jamais²².

Dans cet extrait, Shaftesbury compare la Nature à un « tout » (*the Whole*) ordonné et harmonieux, composé de « parties » (*Part[s]*), comme n'importe quelle « production » de l'art humain²³. Comme il est impossible de connaître la structure profonde de la Nature en général (Constitution and Frame of *Nature* herself), il est aussi très difficile de connaître la « fin » des espèces des créatures (*Species of Creatures*²⁴)

20 DPV, I, 295.

21 Shaftesbury, *An Inquiry concerning Virtue, or Merit*, dans *Characteristicks of Men, Manners, Opinion, Times*, London, 1711, t. II, p. 14-15. On sait qu'une première édition du traité avait paru dès 1699.

22 DPV, I, 309.

23 Les mots et expressions entre guillemets sont directement empruntés à la traduction de Diderot.

24 La traduction « l'espèce entière de quelques-unes d'entre elles » n'est pas très heureuse.

comme l'homme, les animaux, etc. En revanche, nous pouvons fort bien comprendre les « usages » des différentes parties, nous pouvons fort bien expliquer à quoi servent « les proportions et les formes » dans les créatures comme les yeux, les poumons, etc. Diderot, quant à lui, renverse toute cette économie dans sa traduction. Tandis que Shaftesbury compare la Nature à un « ouvrage », une œuvre d'art exécutée par un « artiste », Diderot identifie cet ouvrage au « monde », « le chef-d'œuvre de la nature », comme il le précise dans un ajout au texte original. L'ensemble des créatures ne forme pas la nature mais le « monde » qui, lui, est une *production* de la nature. Quand Diderot traduit « Frame or Constitution either of Art or Nature » par « sur les ouvrages d'un artiste ou [non pas : de la nature mais] sur quelque production ordinaire de la nature », la Nature n'est plus un ouvrage, *natura naturata*, elle est devenue l'artiste, *natura naturans*.

Chez Shaftesbury :	Chez Diderot :
[God]	Nature
Frame or Constitution of Nature (=Whole)	Monde (=tout)
Species of Creatures (=Parts)	Espèces de créatures (=parties)
Proportions, various Shapes of Parts in Creatures	Proportions et formes des créatures

À comparer de près la traduction de Diderot avec l'original anglais, on se rend compte que nous avons affaire à deux conceptions radicalement différentes de la Nature. Dans l'esprit de Shaftesbury, Dieu « rules in Nature with Discernment and a Mind ²⁵ », ce que Diderot traduit malicieusement par « qu'on *suppose* la gouverner avec intelligence et bonté ²⁶ ». Dans l'esprit de Diderot, c'est la Nature, si l'on peut dire, qui a créé le monde, mais sans plan précis, car elle n'est pas intelligente comme seul Dieu peut l'être. Chez Shaftesbury, la Nature est téléologique ; chez Diderot, le monde semble être le produit d'une puissance aveugle, où l'homme ne peut que péniblement (« à

25 *Op. cit.*, p. 10. Le tout, écrit-il ailleurs, « est un système complet, conforme à un dessein simple, cohérent et universel » (« a System compleat, according to one Simple, Consistent, and Uniform DESIGN ». *The Moralists*, II, 4, dans *Characteristicks*, t. II, p. 286).

26 DPV, I, 306. C'est nous qui soulignons.

force de combiner ») « déterminer²⁷ » quelques « usages²⁸ » des parties constitutives des créatures. Shaftesbury dirait que les yeux ont été faits pour voir ; Diderot, lui, constate que certaines créatures ont des yeux qui leur permettent de voir, mais ne se prononce pas sur la cause finale de cet organe.

En suivant pas à pas le texte anglais et sa traduction en français, nous avons découvert un Diderot qui est tout compte fait plus proche du spinozisme ambiant de la première moitié du XVIII^e siècle que du déisme euphorique de Shaftesbury. Avant *La Promenade du sceptique* et la *Lettre sur les aveugles*, la traduction de *l'Essai sur le mérite et la vertu* constitue le premier témoignage d'une acceptation intellectuelle d'un certain « spinozisme » tel qu'il pouvait s'exposer, en France, dans la première moitié du XVIII^e siècle.

J'en viens maintenant au prétendu déisme des *Pensées philosophiques*, qui paraît difficilement soutenable au regard des analyses qui précèdent²⁹. On cite souvent pour preuve la longue série des Pensées XIII à XX dans lesquelles Diderot parle à la première personne, en lieu et place du déiste. « Le déiste seul peut faire tête à l'athée », lit-on au début de la Pensée XIII. Pourquoi ? Parce que la physique expérimentale a démontré de manière irréfutable l'existence d'un Dieu ingénieur, concepteur et technicien de cette machine complexe et subtile qu'est l'univers :

Ce n'est que dans les ouvrages de Newton, de Muschenbroek, d'Hartzoeker, et de Nieuwentit, qu'on a trouvé des preuves satisfaisantes de l'existence d'un Être souverainement intelligent. Grâce aux travaux de ces grands hommes, le monde n'est plus un Dieu : c'est une machine qui a ses roues, ses cordes, ses poulies, ses ressorts et ses poids³⁰.

Quiconque a jamais feuilleté *L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature* (1725) de Nieuwentyt imagine mal que Diderot

27 Alors que Shaftesbury parle de démonstration, Diderot emploie le mot « déterminer », terme bien plus vague qui signifie, en philosophie, « donner une certaine qualité, une certaine façon d'être, à ce qui de soi-même n'a pas plutôt celle-là qu'une autre » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1698).

28 Alors que Shaftesbury prétend que les parties des créatures servent à une *fin*, Diderot écrit que l'homme a pu déterminer quelques-uns de leurs *usages*, terme qui indique l'« emploi à quoi on fait servir, on applique une chose » (*Ibid.*) Ce n'est pas Dieu qui assigne une fin aux créatures, c'est l'homme qui leur applique un usage.

29 Se reporter aussi à l'étude fondamentale de Marie Souviron, « Les *Pensées philosophiques* de Diderot ou les *Provinciales* de l'athéisme », *SV/EC*, 238, 1985, p. 197-267.

30 DPV, II, 24-25.

ait jamais pu se réclamer de cet ouvrage autrement que de manière humoristique ou, ce qui paraît plus probable, dans le but de dénoncer les idées exprimées par ce « grand homme ». Mais passons. Dans la Pensée XIX, Diderot prétend que la découverte des germes a contribué à réfuter l'athéisme :

Les subtilités de l'ontologie ont fait tout au plus des sceptiques ; c'est à la connaissance de la nature qu'il était réservé de faire de vrais déistes. La seule découverte des germes a dissipé une des plus puissantes objections de l'athéisme. Que le mouvement soit essentiel ou accidentel à la matière, je suis maintenant convaincu que ses effets se terminent à des développements : toutes les observations concourent à me démontrer que la putréfaction seule ne produit rien d'organisé : je puis admettre que le mécanisme de l'insecte le plus vil n'est pas moins merveilleux que celui de l'homme, et je ne crains pas qu'on en infère qu'une agitation intestine des molécules étant capable de donner l'un, il est vraisemblable qu'elle a donné l'autre. Si un athée avait avancé, il y a deux cents ans, qu'on verrait peut-être un jour des hommes sortir tout formés des entrailles de la terre, comme on voit éclore une foule d'insectes, d'une masse de chair échauffée ; je voudrais bien savoir ce qu'un métaphysicien aurait eu à lui répondre³¹.

Ce passage a fait l'objet de nombreux commentaires. À la lumière des Pensées qui précèdent, Jacques Roger a avancé que Diderot s'y prononçait résolument en faveur de la théorie des germes préexistants, « chef-d'œuvre du déisme mécaniste », et rejetait celle de la génération spontanée, « forteresse du hasard et de l'athéisme³² ». Examinons de plus près la position de Diderot à l'égard de la génération.

La difficulté de la Pensée XIX provient de la coexistence de deux théories concernant la formation des êtres vivants qui semblent contradictoires à première vue, la préformation germinale et la génération spontanée. Selon la première, un germe³³ unique contient en raccourci l'être entièrement constitué, son « développement » n'étant qu'un grossissement successif de ses parties. Cette théorie de la *préformation* apparaît alors aux yeux de la plupart des savants comme la solution la plus satisfaisante, sans être forcément motivée par des considérations d'ordre théologique ; celles-ci n'interviennent que lorsqu'on affirme la *préexistence* des germes : il s'agit là d'une hypothèse non scientifique selon laquelle ceux-ci avaient tous été créés par Dieu en une seule fois

31 DPV, II, 25-26.

32 J. Roger, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, Paris, 1963, p. 587.

33 Le mot germe, explique d'Aumont dans l'article GERME de l'*Encyclopédie*, « se dit par rapport à la génération, de l'embryon et de ses enveloppes, lorsqu'ils commencent à prendre accroissement » (*Encyclopédie*, VII, 646).

au commencement du monde, et se sont conservés depuis jusqu'au moment de leur développement. En 1746, Diderot convient volontiers avec Malpighi et Malebranche que les êtres vivants se développent à partir d'un germe et que, par voie de conséquence, la putréfaction ne produit rien d'organisé. L'hypothèse de l'athée prônant la génération spontanée d'organismes hautement complexes n'est plus recevable : tous les êtres vivants, concède Diderot, naissent à partir de germes. Mais ces germes, d'où viennent-ils ? Ont-ils été créés par Dieu ou sont-ils le produit de la combinaison fortuite des atomes, répandus partout dans l'air, l'eau et la terre³⁴ ?

Commençons par une précision : malgré son affinité avec l'épicurisme, Diderot n'a jamais cru à l'atomisme classique. L'agitation des atomes peut rendre compte de la formation des corps inorganisés, elle ne peut pas expliquer l'origine de la vie. Cette faiblesse de l'atomisme antique fut clairement dénoncée par Diderot dans la lettre à Sophie Volland du 15 octobre 1759 :

Concevez-vous bien qu'un être puisse jamais passer de l'état de non-vivant à l'état de vivant ? un corps s'accroît ou diminue, se meut ou se repose ; mais s'il ne vit pas par lui-même, croyez-vous qu'un changement quel qu'il soit, puisse lui donner de la vie ? il n'en est pas de vivre comme de se mouvoir, c'est autre chose. Un corps en mouvement frappe un corps en repos et celui-ci se meut. Mais arrêtez, accélérez un corps non vivant ; ajoutez-y ; retranchez-en ; organisez-le, c'est-à-dire disposez-en les parties comme vous l'imaginerez, si elles sont mortes, elles ne vivront non plus dans une position que dans une autre. Supposer qu'en mettant à côté d'une particule morte, une, deux ou trois particules mortes, on en formera un système de corps vivant, c'est avancer, ce me semble, une absurdité très forte ou je ne m'y connais pas³⁵.

Diderot rejette catégoriquement l'idée qu'une combinaison d'atomes ou particules insensibles puisse produire un être vivant. On se rappelle que dans *La Promenade du sceptique*, Athéos est tenu en échec par le déiste

34 Ce sera l'hypothèse avancée par Diderot dans *Le Rêve de d'Alembert* : « Si lorsque Épicure assurait que la terre contenait les germes de tout, et que l'espèce animale était le produit de la fermentation, il avait proposé de montrer une image en petit de ce qui s'était fait en grand à l'origine des temps, que lui aurait-on répondu ? [...] Quelle comparaison d'un petit nombre d'éléments mis en fermentation dans le creux de ma main, et de ce réservoir immense d'éléments divers épars dans les entrailles de la terre, à sa surface, au sein des mers, dans le vague des airs ! » (DPV, XVII, 130-131). Dans le *Système d'Épicure*, § 7-10, La Mettrie avait fondé la reproduction chez l'être humain sur l'existence de graines ou semences qui circulent dans l'air et qui pénètrent à l'intérieur du corps de l'homme pour y produire des animalcules qui se développent ensuite pour former un être complet.

35 DPV, XXVIII, 545.

Philoxène qui, à l'instar des *Pensées philosophiques*, objecte au « mouvement fortuit de la matière » les récentes découvertes microscopiques. Quant à Oribaze, qui tente de voler à son secours en proposant une vision vaguement spinoziste de la nature, il essuie le reproche, hérité de Bayle, de « diviniser non seulement les mouches, mais toutes les gouttes d'eau et tous les grains de sable de la mer³⁶ ». Oribaze ne s'avoue cependant pas vaincu et profère sa célèbre tirade :

Si Philoxène a l'avantage, c'est la faute d'Athéos [...] ; il n'avait qu'à faire un pas de plus pour balancer au moins la victoire. Il ne s'ensuit d'autre chose du discours de Philoxène [...] sinon que la matière est organisée ; mais si l'on peut démontrer que la matière, et peut-être même son arrangement sont éternels, que devient la déclamation de Philoxène ? pouvait-il ajouter. [...] Que Philoxène reprenne ce ton méprisant qui ne convient à personne, et moins encore à des philosophes, et s'écrie tant qu'il voudra : « Mais vous divinisez les papillons, les insectes, les mouches, les gouttes d'eau et toutes les molécules de la matière. » Je ne divinise rien, lui répondrai-je. Si vous m'entendez un peu, vous verrez, au contraire, que je travaille à bannir du monde la présomption, le mensonge et les dieux³⁷.

Le discours du « spinoziste » est éclairant pour au moins deux raisons. Premièrement parce qu'il corrige l'argumentation de l'athée en suggérant que la matière *et son arrangement* sont éternels. Il ne suffit pas d'avancer, comme le fait Athéos, que la matière est éternelle pour s'en tenir quitte. Oribaze accorde à Philoxène que l'organisation complexe d'un être vivant est le résultat d'un arrangement préalable, mais cet arrangement – que Diderot désigne par le nom de germe dans la Pensée XIX – n'est pas forcément l'ouvrage d'un Dieu. Deuxièmement parce que Diderot introduit ici un concept qui lui permet de dépasser l'atomisme antique. On aura remarqué qu'un glissement significatif s'est produit entre la critique du déiste et la réponse du spinoziste. En reformulant les propos du premier, Oribaze a remplacé les *grains de sable* par « toutes les molécules de la matière ». L'objection principale contre l'atomisme, suggère Diderot, reste valable tant qu'on considère

36 DPV, II, 136. On se souvient comment Voltaire a rapporté l'objection de Bayle, décisive à ses yeux, contre l'argument de l'identité entre Dieu et l'univers de Spinoza : « Il découvrit aisément l'endroit faible de ce château enchanté ; il vit qu'en effet Spinoza compose son Dieu de parties, quoiqu'il soit réduit à s'en dédire, effrayé de son propre système. Bayle vit combien il est insensé de faire Dieu astre et citrouille, pensée et fumier, battant et battu » (*Le Philosophe ignorant, Œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation, 1968-2022, t. 62, p. 60).

37 DPV, II, 137-138.

l'atome à l'image d'un grain de sable : dur et solide. Elle se réduit à néant si l'on y substitue une entité capable de s'organiser jusqu'à produire des formes : la *molécule* sensible et vivante.

Ce n'est sans doute pas un hasard si Diderot a employé, dans la Pensée XIX, le terme de molécule de préférence à ceux, beaucoup plus courants, de corpuscule, de particule ou d'atome. En effet, le mot est encore très rare dans les textes scientifiques avant 1750. Il a été forgé au XVII^e siècle par Gassendi pour désigner les *semina rerum*, les principes des choses organisées : « de petites masses, ou petites molécules d'une petitesse extrême et insensible qui soient comme les semences des choses³⁸ ». Or les molécules de Gassendi ne se réduisent pas aux simples groupements atomiques constitutifs des éléments des chimistes : le modèle sous-jacent aux *semina* moléculaires est résolument *biologique*. Comme toutes choses sont « intérieurement mues par une agitation continuelle, et inamissible », leurs premiers principes « ne laissent pas d'être dans un effort perpétuel, et de se tourner, retourner, et mêler perpétuellement ». Grâce à ces mouvements il se forme « des molécules qui à raison de la chaleur diversement contenue, et entremêlée, deviennent semences de diverses choses³⁹ ». Dans ce contexte, Gassendi n'exclut pas la naissance de nouvelles semences ou molécules grâce à la chaleur et à l'agitation intestinale des atomes :

Présentement encore il se forme des semences d'animaux soit d'atomes, soit d'autres principes que Dieu ait créés au commencement, et qui aient été doués de telles figures, et de tels mouvements, que concourant, ou se rencontrant, se mêlant [...] entre eux de telle manière ils aient été faits telle semence de tels animaux⁴⁰.

Il est facile de reconnaître tout le profit que Diderot a pu tirer de cet enseignement. Conscient que l'ancienne physique atomistique, prisonnière de sa conception des atomes comme éléments solides, indécomposables et immuables, est incapable d'expliquer la naissance et le développement de la vie, Diderot a coupé le cordon ombilical avec l'atomisme d'Épicure et de Lucrèce pour se tourner vers le modèle moléculaire de Gassendi. La découverte des germes ne réfute pas l'épicurisme antique, elle le rénove. Nous sommes à mille lieues du mécanisme traditionnel – voire caricatural – auquel on veut faire

38 F. Bernier, *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, éd. par S. Murr, Paris, Fayard, 1992 [1684]. Le mot « insensible » signifie ici imperceptible.

39 *Abrégé*, t. III, p. 234.

40 *Ibid.*

adhérer l'auteur des *Pensées philosophiques*. Il suffit pour s'en convaincre de relire l'extrait suivant des *Éléments de physiologie*, qui ne peuvent être soupçonnés d'aucune complaisance envers le déisme :

Il n'est pas nécessaire que ce qu'on appelle le germe ressemble à l'animal. C'est un point de conformation donnée dont le développement produit un tel animal. Les molécules éparses, qui doivent former le germe se rendent là nécessairement : rendues, elles forment un pépin ; ce pépin n'a qu'un développement nécessaire ; c'est un arbre ; ainsi de l'animal, ainsi de l'homme⁴¹.

C'est sans doute le meilleur commentaire qui ait jamais été écrit sur la Pensée XIX. La comparaison des deux textes ne laisse place à aucune équivoque : Diderot n'a jamais prétendu que la vie naissait spontanément de la matière en décomposition, que les vers surgissaient de la boue, et les mouches de la viande avariée. Ce n'est pas le vermisseau qui naît tout formé de la farine mais son germe, produit subit de la fermentation⁴². Lecteur perspicace, le pasteur genevois Antoine-Noé de Polier de Bottens avait bien perçu derrière le déisme feint des *Pensées philosophiques* les véritables intentions de leur auteur. Au lieu de prouver l'existence de Dieu, écrivait-il dans sa réfutation, la découverte des germes ne lui sert qu'à

établir qu'il n'y a rien de plus en l'homme que dans le plus vil insecte, et que le développement universel qui se fait de ces germes est une suite nécessaire d'un premier arrangement fortuit, ou du premier état dans lequel chaque chose a été formée, sans que la cause, ou l'agent, quel qu'il soit, y intervienne plus⁴³.

Venons-en pour terminer à *La Promenade du sceptique* dont Diderot a avoué la paternité lors de son arrestation en 1749. Le témoignage de Naigeon selon lequel le philosophe l'a composée en 1749⁴⁴ est sans aucune valeur, car l'existence de l'ouvrage est attestée dès 1748 sur une fiche de police, où il est signalé sous le titre *L'Allée des Idées*⁴⁵. S'appuyant sur la dénonciation du curé de Saint-Médard, Franco

41 DPV, XVII, 319.

42 Voir la note 34.

43 *Pensées philosophiques et Pensées chrétiennes mises en parallèle, ou en opposition*, Rouen, 1747, p. 53.

44 Voir J. Massiet du Biest, « Lettres inédites de Naigeon à M. et M^{me} de Vandeul (1786-1787), concernant un projet d'édition des œuvres de Diderot et opinion de ceux-ci sur le même sujet, d'après leur correspondance inédite (1748-1812) », *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres* (1^{er} janvier 1948), p. 4.

45 Voir F. Venturi, *op. cit.*, p. 379, n. 18, et E. Boussuge, « Retour à Vincennes. Diderot et la politique de la Librairie autour de 1749 », *La Lettre clandestine*, 19, 2011, p. 90.

Venturi a daté la rédaction de la *Promenade*, ou du moins de *L'Allée des Idées*, vers 1746-1747⁴⁶. De son côté, Jean Varloot y a relevé la coexistence de deux méthodes de ponctuation différentes et s'est demandé si la partie centrale de l'œuvre, « L'Allée des marronniers », ne correspondait pas à une première version du texte, *L'Allée des idées* mentionnée sur la fiche de police⁴⁷.

Diderot se cache-t-il derrière les déistes Cléobule et Philoxène, ou derrière leurs adversaires Athéos et Oribaze ? Prend-il réellement partie pour les uns ou les autres ou laisse-t-il le débat indécis ? Le déisme est visiblement présenté sous son jour le plus favorable, même si Philoxène, nous l'avons vu, finit par être sérieusement « embarrassé » par son adversaire Oribaze. À moins d'être embarrassé à notre tour par une chronologie plus que suspecte, il est facile de reconnaître avec Marie Souviron que la *Promenade* ne manifeste ni une « persistance » ni une « rechute » dans le déisme⁴⁸. Or si Diderot n'est pas déiste, il n'est pas devenu spinoziste pour autant. Alors que Paul Vernière a cru y déceler « le premier témoignage d'une acceptation intellectuelle du panthéisme⁴⁹ », les éditeurs de *La Promenade du sceptique* dans DPV, Herbert Dieckmann et Jean Deprun, ont montré que le « spinozisme » professé par le personnage de Diderot se réduisait à des thèses assez générales ; le spinozisme d'Oribaze, conclurent-ils, « n'est au fond qu'un naturalisme⁵⁰ ». On se permettra d'ajouter une précision. Étant donné que le mot naturalisme dans son acception philosophique moderne n'existe pas encore au XVIII^e siècle et que celui de matérialisme est encore très peu employé (et n'apparaît presque jamais sous la plume de Diderot), le terme qui semble le plus approprié pour caractériser la posture philosophique de l'auteur de la *Promenade* apparaît dans le titre même de l'œuvre : c'est le scepticisme, qui s'oppose à l'esprit de chapelle et évite toute compromission avec les théories dogmatiques⁵¹. Non pas le scepticisme pyrrhonien, qui affirme catégoriquement l'impossibilité de parvenir au vrai, mais celui

46 Voir *op.cit.*, p. 171-172.

47 Voir DPV, II, 69.

48 Voir M. Souviron, « Diderot dans l'allée des Marronniers. Être matérialiste en 1747 », *DHS*, 20, 1988, p. 353.

49 P. Vernière, *Spinoza et la pensée française avant la Révolution*, Paris, PUF, 1954, p. 572.

50 DPV, II, 166, n. 179.

51 « N'avons-nous pas éprouvé cent fois que la suffisance dogmatique révolte ? », s'exclame Diderot dans les *Pensées philosophiques* (DPV, II, 31 ; § XXIV).

du sceptique néo-académicien⁵² qui, selon la définition de la trentième des *Pensées philosophiques*, « a douté de tout ce qu'il croit, et qui croit ce qu'un usage légitime de sa raison et de ses sens lui a démontré vrai⁵³ ». Dans *La Promenade du sceptique*, la « diaphonie » sceptique, c'est-à-dire la confrontation des différentes positions philosophiques dont le jardin de Cléobule est le théâtre, ne s'arrête pas à l'*epochè*, à une suspension de jugement définitive ; Diderot y met en scène une circulation des idées, de l'athée au déiste, du déiste au spinoziste et ainsi de suite, car la connaissance se construit avec l'aide de tous les philosophes non-dogmatiques : « c'est là que j'ai vu le pyrrhonien embrasser le sceptique, le sceptique se réjouir des succès de l'athée, l'athée ouvrir sa bourse au déiste, le déiste faire des offres de service au spinoziste⁵⁴ ». La devise de Cléobule et de ses amis pourrait bien être celle que Diderot attribuera plus tard aux philosophes éclectiques dans l'article ECLECTISME de l'*Encyclopédie* : *Nullum philosophum tam fuisse inanem qui non viderit ex vero aliquid* (« qu'aucun philosophe n'a été si dépourvu de sagesse qu'il ne vît un bout de la vérité⁵⁵ »). Si éclectisme et scepticisme manifestent la même prudence face à la multiplicité des opinions philosophiques, les éclectiques, estime Diderot, sont cependant moins « difficiles » que les sceptiques, qui « faisaient leur profit de beaucoup d'idées que ceux-ci dédaignaient⁵⁶ ». On se souvient de cet échange de bons procédés – ou plutôt de bons arguments – dans « L'allée des marronniers » où le spinoziste Oribaze « emprunte » au déiste Philoxène la notion de matière organisée pour dynamiser l'atomisme défendu par Athéos. Le résultat de cet éclectisme⁵⁷ est une sorte de spinozisme athée⁵⁸ – plus

52 Sur l'importance du scepticisme de l'Académie, voir Sylvia Giocanti, « La fécondité des Académiques de Cicéron dans l'Histoire du scepticisme », *Astérior*, 11, 2013, mis en ligne le 16 juillet 2013, consulté le 9 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asterion/2334>.

53 DPV, II, 35. Dans son adresse *Au lecteur*, Bernier a souligné que Gassendi ne se contentait pas d'opposer des opinions : « il ne faut que le suivre pour voir qu'il n'en demeure pas là, et pour peu qu'on ait d'intelligence, l'on découvre bientôt quel est son dessein » (*op.cit.*, t. I, p. 9).

54 DPV, II, 75.

55 DPV, VII, 37 (c'est nous qui traduisons). La devise latine, sans doute inventée par Diderot, n'a pas été correctement traduite par les éditeurs John Lough et Jacques Proust, qui ont lu *inane*m (fou) au lieu d'*inane*m (vain, dépourvu de sagesse).

56 DPV, VII, 37.

57 La méthode du philosophe éclectique, précise Diderot dans l'article ECLECTISME, consiste à former un tout solide « d'un grand nombre de parties qu'il a rassemblées et qui appartiennent à d'autres » (DPV, VII, 39).

58 Ce spinozisme-là est un vrai athéisme, contrairement à l'athéisme sceptique mentionné dans la xxxii^e des *Pensées philosophiques* où Diderot distingue entre les vrais

tard, on parlera de néo-spinozisme ou spinozisme moderne⁵⁹ – qui échappe au reproche classique de Bayle aussi bien qu'à l'incapacité du matérialisme antique à expliquer la naissance de la vie par le simple choc des atomes. Voltaire avait raison, le calcul des probabilités ne prouve rien : on a beau faire un monde avec de la matière et du mouvement, cela ne produit pas encore la vie⁶⁰. Le discours d'Oribaze constitue le chaînon philosophique manquant entre les Pensées XIX et XXI : les germes, dont l'existence est indubitable, sont le produit, non pas de Dieu ou d'une combinaison heureuse d'atomes ; ils sont composés de molécules faites de matière organisée et éternelle. Même si la suite du combat d'idées est reportée à plus tard dans la *Promenade*, c'est bien le matérialisme d'Athéos, revu et corrigé par Oribaze, qui a le dernier mot, un matérialisme antifinaliste et athée qui a emprunté à Gassendi une conception nouvelle de la matière.

Mais Diderot n'a pas dit son dernier mot. Vainqueur des déistes dans « L'allée des marronniers », Athéos, de retour chez lui, trouve sa

athées, les athées sceptiques (équivalents aux agnostiques modernes) et les athées fanfarons, c'est-à-dire les libertins de mœurs auxquels on reproche d'avoir embrassé l'athéisme pour échapper à la peur des châtiments divins. La figure de l'athée sceptique dans cette classification n'est pas, comme le pensait J.-C. Bourdin, une « sorte d'oxymore », un « parasite » (*loc. cit.*, p. 43) ; elle fut introduite par Bayle dans la *Réponse aux questions d'un provincial* où elle est rangée, dans sa classification des différents degrés de l'athéisme, parmi les « gens coupables de l'athéisme positif et spéculatif » (Pierre Bayle, *Œuvres diverses*, La Haye, Compagnie des libraires, 1727-1737, t. III, p. 933). Voir Gianni Paganini, « Avant *La Promenade du sceptique* : pyrrhonisme et clandestinité de Bayle à Diderot », dans *Scepticisme, clandestinité et libre pensée*. Actes des Tables rondes organisées à Dublin dans le cadre du Congrès des Lumières, 26-27 juillet 1999. *Scepticism, clandestinity and free-thinking*. Tenth international congress on the Enlightenment. Sous la direction de Gianni Paganini, Miguel Benítez, James Dybikowski, Paris, Champion, 2002, p. 17-46.

59 Le néo-spinozisme ne retient de l'ancien spinozisme que le principe défendu par le spinoziste Oribaze : l'arrangement qui nous paraît admirable n'est que l'effet des lois de la probabilité : il n'implique ni intelligence d'un grand ouvrier, ni causes finales, ni évolution déterminée par une fin. Le principe général des spinozistes modernes, écrit Diderot dans l'article SPIRITUELS de l'*Encyclopédie*, « est que la matière est sensible, ce qu'ils démontrent [...] l'accroissement de tout animal qui dans son principe n'est qu'un point, et qui par l'assimilation nutritive des plantes, en un mot, de toutes les substances qui servent à la nutrition, devient un grand corps sentant et vivant dans un grand espace. De là ils concluent qu'il n'y a que de la matière, et qu'elle suffit pour tout expliquer ; du reste ils suivent l'ancien spinozisme dans toutes ses conséquences » (DPV, VIII, 328-329).

60 On connaît l'objection écrite par Voltaire à la marge de son exemplaire des *Pensées philosophiques* : « Remuez du sable pendant une éternité, il n'y aura jamais que du sable. Certainement ce sable ne produira pas des perroquets, des hommes, des singes. Tout ouvrage prouve un ouvrier » (cité dans DPV, II, 57).

femme enlevée, ses enfants égorgés et sa maison pillée. On soupçonne, mais sans preuves, l'habitant de « L' allée des épines » avec qui il avait disputé et qui, devenu athée à son tour, se serait cru affranchi désormais de tout devoir vis-à-vis de Dieu et de la société⁶¹. Cette fin surprenante ne peut signifier qu'une chose : si des athées peuvent être vertueux, l'athéisme n'est pas fait pour tout le monde. De l'*Essai sur le mérite et la vertu* jusqu'au début des années 1770, Diderot a cru en l'existence d'une morale universelle, mais il était beaucoup plus réservé quant à la mise en pratique d'une morale sans Dieu. Dans l'*Entretien d'un philosophe avec la maréchale de **** (1774), il avouera même que l'homme a besoin d'une religion « tant qu'il restera ignorant et peureux⁶² » ; et dans le dernier ouvrage publié de son vivant, il ira jusqu'à proclamer que dans une société corrompue, l'athéisme ne convient qu'à l'homme de bien⁶³. Si Athéos, après avoir triomphé de Philoxène, s'est fait voler par un ancien chrétien converti à l'athéisme par ses soins, il n'avait à s'en prendre qu'à lui-même... Selon son propre aveu, Diderot n'a jamais réussi à prouver, dans un traité en bonne et due forme, que l'athéisme est compatible avec la morale⁶⁴. Avant la *Lettre sur les aveugles*, où l'athéisme de l'auteur éclate au grand jour, Diderot avançait masqué, allant jusqu'à renier, ou faire semblant de renier, en face de Voltaire, les paroles de Saunderson⁶⁵. Mais contrairement à l'apôtre Pierre, on ne sache pas qu'il fondit ensuite en larmes.

61 Voir DPV, II, 138-139.

62 Diderot, *Entretien d'un philosophe avec Madame la Maréchale de ****, éd. J.-Cl. Bourdin et C. Duflo, Paris, Flammarion, 2009, p. 52.

63 « Il n'appartient qu'à l'honnête homme d'être athée » (*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, DPV, XXV, 330, var. A). C'est par ces mots que commence un court texte inséré dans l'*Essai* par Diderot, *La Prière du sceptique*, qui date probablement de l'époque des *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Voir Didier Kahn, « Un manuscrit inconnu de Diderot : *La Prière du sceptique* », *Bulletin du bibliophile*, 1, 1993, p. 32-47.

64 Voir la *Réjutation d'Helvétius*, DPV, XXIV, 589.

65 Voir DPV, XXVIII, 36.

